

Entrer en poésie

Les enfants aiment la poésie.

Ils n'aiment pas la récitation. Pas l'apprentissage pensum et solitaire.

Les enfants aiment la musique des mots. Leurs télescopages insolites, étranges parfois.

Ils n'aiment pas l'explication de texte. Pas la glose savante. Pas le décortilage extérieur, imposé et asséchant du poème.

Ils aiment la poésie pour ce qu'elle est : un langage venu du corps et qui, par le canal des mots, du concept, parle aussi au corps. Un langage où la dimension matérielle, charnelle du texte se confond avec l'intelligible, le temps vécu avec le temps passé ou projeté, le réel avec l'imaginaire, le dit avec le suggéré, le perceptible avec l'inconscient...

Ils aiment le plaisir sensuel que provoque le poème dit, crié, chanté, joué, répété, clamé, chuchoté, entendu.

Ils aiment la subversion inscrite au cœur de la parole poétique¹.

Lire des poèmes : s'y reconnaître

Aimer est une chose. Être poète en est une autre. Non, les enfants ne sont pas naturellement poètes. Car si le hasard fait que bien souvent leur parole se confond avec celle du poète, si la sensibilité – la « sensitivité » – de l'enfant peut s'apparenter à celle du poète par la façon dont il s'autorise à entrer aussi dans un poème par une autre porte que la rationalité, il n'en a pas la maîtrise, ce qui est bien – aux dires des poètes eux-mêmes – une des

caractéristiques premières de l'art. Aussi, la présence massive dans la classe d'une multiplicité de poèmes mis à la disposition quotidienne des enfants est-elle une nécessité.

Le poème est un lieu de reconnaissance, de projection, d'identification, un lieu où l'enfant retrouve ce fonds commun aux hommes, rencontre son propre univers intérieur – par analogie avec celui de l'artiste – et notamment sa part obscure, refoulée, son « *inquiétante étrangeté* », faite aussi de fantasmes, de peurs, de désirs cachés. Il la rencontre en toute impunité, sans honte, sans culpabilité...

Bonjour Ludivine

Un matin, Ludivine tomba en arrêt devant « Bonjour la vie », qu'elle avait trouvé en feuilletant un des nombreux ouvrages de notre boîte à poèmes. Comme ses camarades, ce jour-là, elle avait été invitée à chercher dans un recueil un texte qui lui plaisait, qui lui parlait, qu'elle allait préparer en le relisant plusieurs fois afin de surmonter l'obstacle du déchiffrement, avant de le soumettre à la classe pour le *choix de poème*. C'est ainsi que sont sélectionnés ceux que nous apprenons ensemble.

Elle le lut. La classe écouta son poème dans un silence religieux. *Son* poème. Ludivine, par ce choix, s'y livrait tout entière. Et peut-être que je projette en affirmant cela, mais le trouble qui me gagnait peu à peu à sa lecture, peu à peu gagnait aussi l'ensemble des élèves.

Bonjour la vie

*Bonjour la vie, bonjour
Je frappe à ta porte, m'entends-tu
Je frappe à ta porte, m'ouvres-tu*

¹ C'est ce que j'ai tenté de montrer dans Martine Boncourt (2007), *La poésie à l'école, l'indispensable superflu*, Champ Social, qui est un condensé de ma thèse sur le sujet.

*Je frappe à ta porte, me réponds-tu
 Bonjour la vie, ma mère est morte, le sais-tu
 Bonjour la vie, j'ai vingt ans, comprends-tu
 Bonjour la vie, je frappe aux portes, à
 tellement de portes
 Et personne, personne, jamais personne ne
 répond, le sais-tu
 Bonjour la vie, j'ai faim de justice, l'admets-
 tu
 Bonjour la vie, j'ai soif de vie, t'en occupes-
 tu*

Lucien Gerville-Réache², *Poètes de la Guadeloupe*

Ce poème n'a pourtant pas été choisi par le groupe. Sans doute était-il trop éloigné des préoccupations d'enfants de dix ans. Et puis, ceux-ci peuvent reconnaître à Ludivine le droit d'être cette enfant écorchée, précoce dans sa tête et dans son corps, sans pour autant s'identifier à elle et à son poème de souffrance. Par ailleurs, tous ont eu un jour ou l'autre à pâtir de son agressivité verbale et physique hors du commun.

Seule, j'ai voté pour « elle ». Lui ai-je dit ainsi que quelqu'un, oui *quelqu'un*, pouvait *entendre* son appel, sinon y répondre ?

Car depuis ce jour, rompant parfois silence et prostration, son comportement habituel en classe, Ludivine lève la tête, me regarde, sourit³.

« Parler » les poèmes : s'y mouvoir

Décortiquer un texte poétique est généralement un brillant exercice réservé au professeur, et qui n'a pas sa place à l'école élémentaire. Pourtant, ici comme ailleurs, les mots placés sur des émotions ont leur importance. Associations, connotations, interro-

² Lucien Gerville-Réache, qui a pour fils un certain Laurent Voulzy, est décédé à Basse-Terre le 22 septembre 2008, à l'âge de 90 ans.

³ Cette histoire est extraite de *C'est pas moi, maîtresse !*, Martine Boncourt, In Octavo, 2010.

gations, sensations, narrations, réflexions, hypothèses, tout conduit incidemment à une meilleure entrée dans le texte poétique, et contribue à faire en sorte qu'on ne se détourne pas de la poésie pour l'avoir globalement ressentie comme hermétique. Ainsi, « parler » un texte passe d'abord par une parole libérée de toute contrainte, par le respect de l'expression d'une subjectivité, d'autant que, parole de la sensualité, au-delà des mots, de leur signification, la phrase poétique prend appui sur l'évocation sensuelle, sensitive, charnelle des mots.

Il pleut

*averse averse averse averse averse averse
 pluie ô pluie ô pluie ô pluie ô pluie ô pluie!
 gouttes d'eau gouttes d'eau gouttes d'eau
 gouttes d'eau
 parapluie ô parapluie ô paraverse ô!
 paragouttes d'eau paragouttes d'eau de
 pluie...*

Raymond Queneau, *Les Ziaux*

Élodie (10 ans) : « C'est drôle, on entend la pluie dans les mots. »

L'amorce est toute trouvée pour faire parler les enfants sur ce poème.

C'est ainsi qu'est évoquée la régularité de l'eau qui tombe sur les toits ou sur la route. Cette régularité est parfois rompue par une goutte plus grosse qui tombe de la gouttière. Le rythme du poème est sur ce plan tout à fait suggestif et les élèves y sont parfaitement sensibles. Un autre enfant dira avoir entendu la pluie qui commence tout doucement, puis continue dans l'abondance. Il se justifie ainsi : « Le mot *averse*, c'est tout doux à entendre, et puis *goutte d'eau* répété quatre fois, c'est plus dur. » Quand l'expérience aura permis l'appropriation naturelle du procédé, je donnerai le mot « allitération », ce qui nous permettra d'éviter les longues périphrases...

Apprendre des poèmes : se les approprier

Des poèmes dits, des poèmes lus. Et pourquoi pas aussi des poèmes appris ensemble ? Quand les portes des prisons s'ouvrent, quand les prisonniers parlent, combien d'entre eux n'évoquent-ils l'aide, le réconfort, apportés par tous ces poèmes mémorisés et répétés entre les murs, afin de se soustraire à la folie ? « J'avais des poèmes avec moi comme remèdes. Un poème de l'Allemand Hölderlin disait : *Mais où est le danger / Grandit aussi ce qui sauve*. Je me le répétais comme une litanie.⁴ »

Plus prosaïquement, qui n'aime pas titiller sa mémoire afin de revivre, via un poème, des moments chargés d'émotion de l'enfance ?

C'est en classe que tous mes élèves ont appris, par cœur et avec bonheur, une multitude de poèmes choisis par eux. Les techniques sont nombreuses : écoute yeux fermés, « corps ouvert », variations sur les manières de dire inventées par les enfants, répétitions avec gestes, déplacement sur le rythme, découpage du texte en questions / réponses, théâtralisation, exercices à trous... la liste est longue et non fermée, pédagogiquement. La preuve :

Une leçon de pédagogie

Choix de poèmes.

Kevin dit « La lune » de Pierre Emmanuel, poème qu'il a étudié seul pendant le travail individualisé de français. Pas une hésitation. Intonation, articulation : rien à redire. Le poème est court, l'attention des autres sans faille.

« Et si on l'apprenait ? » dit Kevin.

Allons-y !

« Kevin, dis-je, et si tu nous l'apprenais toi-même ? » (Kevin est un excellent élève au demeurant, vif, pertinent et d'une intelligence relationnelle, comme on va le voir, hors du commun.)

– Je ne saurai jamais. C'est le métier d'une maîtresse. »

Sourires de connivence.

« Essaie quand même. »

Kevin se lève, se place devant le groupe, et redit plusieurs fois le poème. Les autres écoutent, doublement intéressés.

Il lui vient tout à coup à l'esprit qu'il pourrait l'écrire au tableau. Et là, je suis sûre que le plaisir d'écrire au tableau, que bien des élèves partagent, a amplement orienté sa démarche *pédagogique*. (J'emploie ce mot à dessein. Car peut-il y avoir un doute sur son intention ? Comme dirait Brassens, la suite nous prouvera que non.)

Il copie donc les vers suivants, sans la moindre erreur. Une perf', même pour un élève de CM2 ! Car je ne sais pas pour les vôtres, mais pour ce qui est des miens, allez, l'orthographe n'est plus ce qu'elle a été – peut-être, un jour lointain, je ne m'en souviens plus.

La lune

La lune

Entre les pas

Rien qu'une

Ombre là-bas

Silence

Autour des pas

Cadence

Du sang qui bat

La route

À pas comptés

C'est toute

L'éternité

Pierre Emmanuel, *Chansons du dé à coudre*

Avant d'effacer des mots, des vers entiers – à la façon d'une reconstitution de texte, méthode que pourtant je n'utilise moi-même jamais –, Kevin fait lire quelques élèves. Parmi eux, Allan.

Allan. Gamin en très grande difficulté scolaire. Des parents qui ont toujours refusé toute proposition d'orientation, toute tentative d'aide personnalisée à l'intérieur même de

⁴ Erri de Luca (2005), *Sur la trace de Nives*, Gallimard. Ici, c'est un alpiniste qui parle, pris dans la tourmente de la montagne.

l'institution. Pour ceux qui croient en la validité du QI, disons que le sien doit avoisiner les 60. Mais, bon an mal an, il aura réussi à l'école élémentaire à apprendre à lire des textes simples. Dans la classe, il suit un menu personnalisé pour ce qui concerne le travail écrit, avec des fichiers adaptés, un tuteur et ma présence en soutien permanent et particulier. Mais pour les moments plus collectifs, j'évite de le mettre en difficulté et comme il lève rarement le doigt, je le « vois » moins.

Je m'en aperçois aujourd'hui, car à mon grand étonnement, Kevin, gentiment, demande à Allan s'il veut lire le texte du tableau ; et celui-ci, qui comme à l'accoutumée était resté coi mais très attentif, obtempère et lit le texte d'un seul jet, sans hésiter.

Il est très fier... et moi un peu honteuse pour ce que cela signifie rétrospectivement sur ma manière d'être avec lui : protectrice mais un peu lointaine. Et puis, avouons-le, je suis peut-être un rien mortifiée aussi de m'être fait donner une leçon de pédagogie par un petit môme « dont ce n'est pas le métier ».

Crénom⁵ !

Écrire des poèmes, s'y projeter, "s'auteuriser"

La fréquentation quasi quotidienne des poèmes invite les enfants à vouloir s'y frotter. Naturellement, ils vont vers la rime, ce « bijou d'un sou » que raillait Verlaine. C'est pour eux, de toute évidence, ce qui paraît le plus facile – et pour nous, enseignants, ce qui souvent nous navre, tant l'indigence de leurs productions, limitée au jeu sur les sonorités, n'a pas grand-chose à voir avec cette parole d'authenticité et de sensibilité qu'est la parole poétique.

Evgueni / Va au lit

Arnaud / Joue dans l'eau

Pauline / Monte sur la colline

Le premier geste, naturellement, c'est de lever les yeux au ciel de consternation.

J'accueille quant à moi ce type de texte avec bonheur, je dirais même que je l'attends avec impatience.

Je crois en effet à *l'autorisation*, c'est-à-dire à l'entrée dans ce qui fait *autorité*, dans ce qui rend *auteur*, et en l'occurrence, c'est cette petite porte que les élèves empruntent : la rime. Balancement sonore, écho phonique et sémantique, entrée dans un univers subversif protégé, la rime plaît toujours. Et voici le moment de mettre les choses en place, en douceur...

Ce qui autorise aussi un enfant à écrire, c'est la confiance qu'il a dans la réception de sa production, par la classe, par l'enseignant, c'est la sécurité qui préside à l'ensemble... Écrire est un acte qui engage la personne, tou-jours. Et ça, tout le monde le sent et a besoin, pour se lancer, d'être protégé des moqueries ou des critiques destructives, et d'être assuré d'un accompagnement bienveillant (ce qui ne signifie évidemment pas qu'on s'extasie devant n'importe quoi.)

Ainsi, progressivement, en s'appuyant sur des réussites, en repérant des textes qui nous parlent sans que forcément un procédé soit à l'œuvre de façon délibérée, en cherchant à distinguer la poésie du simple jeu sur les mots, en travaillant collectivement ou individuellement des productions d'enfants, on obtient des textes qui, doucement, laissent entrevoir une part de ce petit quelque chose d'indéfinissable qui pourrait qualifier la poésie :

Le loup-clou

Je tape avec un marteau

Sur un clou noir

Le clou s'enfonce dans le bois

Et tout à coup

Le clou sort du bois

Il tape sur le marteau

Il hurle

Romain

⁵ Extrait de *C'est pas moi, maîtresse !*, ibid.

Le travail de transformation des poèmes d'enfant s'appuie parfois sur des reprises de procédés mis en évidence par la classe. Voici par exemple un texte initial d'Angèle.

La pluie

*Plik plok plik plak plok
Plak plak
Plik plik
Plok
Plak plok plak plik
Plik plik plik plak plok plak plok plok
Plik plik plok plok plik plak plok
Vive mon parapluie !*

Je propose de prolonger cette création poétique en changeant de point de vue. Angèle adopte celui de la pluie. Plus rien à voir !

Sentiments

*Quand elle est dans le noir elle a peur
Elle regarde autour d'elle
Quand elle est sur moi, elle frissonne
Je l'enveloppe
Elle ressemble à un fantôme
J'ai peur
Je la relâche
Elle s'en va
Je la regarde s'éloigner
Et je reste seule
Angèle*

Le stimulus musical et le texte premier d'Angèle, qui plongent dans un univers de sonorités, sont sans doute à l'origine du texte suivant, très « onomatopées », écrit par Imane :

*Ding
Dong
Ding
Dong*

*Ding
Ding
Ding
Dong
Dong
Dong
Ding
C'est bon, j'ai compris, j'arrive !
Imane*

Et puis il en vient d'autres, nés de la fulgurance, rencontres entre une émotion, une sensation, et un terreau fertile, c'est-à-dire des connaissances, une aptitude technique, la capacité de sortir des sentiers battus... pour exprimer de manière suffisamment pertinente ce qu'on ne peut plus taire.

Une feuille

*Je suis une feuille
Une feuille blanche
Je ne fais rien
J'attends
J'aurais pu être le pliage d'un gamin
De huit ans
Et voler dans les airs
Sous les rires
Des enfants
Maintenant je ne suis plus vierge
On a gratté sur ma peau
Et écrit ce poème
Alicia (11 ans)*

Pour Alicia, c'était bien le moment « d'écrire comme on taille une branche pour en extraire la flèche qu'elle promettait » (Christian Bobin).

Est-il besoin de conclure ?

**Martine Boncourt
Militante**